

A bientôt j'espère de Chris Marker (1967 – 44'22)

Remarque : cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

Chris Marker (voix off / CM): À Besançon, quelques jours avant Noël, devant la porte de l'usine Rhodiaceta.

Voix 1 (syndicaliste, Georges Maurivard, dit Yoyo) : Cinq minutes d'arrêt !

Voix 2 (ouvrier) : Ça va... à la maison ?

Voix 3 (ouvrier) : Hein ?

Voix 2 : Ça va à la maison, oui ?

Voix 3 : Oui ! Oh ! ça le fait...

Yoyo : Deux minutes d'arrêt ! Importantes informations de Lyon.

CM : Georges Maurivard, dit Yoyo. Il est un syndicaliste et est venu apporter, à l'heure de sortie d'équipe, des nouvelles de Lyon.

Yoyo : Informations pour Lyon... de Lyon et pour demain. Cinq minutes d'arrêt. Les copains, grouvez-vous !... Cinq minutes d'arrêt. Grouvez-vous autour des voitures...

Voix 4 : Mettez-vous à l'abri, sous les voitures !... Cinq minutes d'arrêt et profitez du beau temps [n.d.l.r. : il neige]

Yoyo : 92 licenciements à Lyon.

Voix 4 : Z'avez raison !

Yoyo : Arrêtez-vous ! Cinq minutes, les copains !

CM : Rhodiaceta, filiale du **xxx** Rhône-Poulenc, groupe 14'000 ouvriers dans les usines de Lyon-Vaise, Besançon, Île Saint Fons, Belle Étoile. Tous se sentent menacés de chômage depuis que la direction a annoncé des suppressions d'emplois. Conséquence inévitable, dit-elle, du Marché commun, qui fait perdre à Rhône-Poulenc le monopole de certains procédés de fabrication des textiles artificiels.

Yoyo : Allez, approchez un peu, qu'on fasse un groupe !

CM : L'arrêt de licenciements à la Rhodia, c'est donc donner un contenu précis à une menace encore vague. Dans le matin froid de cette veille de Noël, à la sortie d'une des quatre équipes qui se relaient jour et nuit, pour maintenir en permanence le travail des filatures, un meeting s'improvise.

Yoyo : Allez, approchez un peu, qu'on crie pas trop !... À Lyon, le 15 décembre, les camarades recevaient leurs feuilles de paie. Sur leur feuille de paie, il n'y avait plus rien. Les ouvriers de 4/8 ont réagi et ont débrayé. La direction a fermé la boîte. Il y a eu une rencontre avec la direction et les organisations syndicales, samedi après-midi. Ils trouvaient un terrain d'entente et décidaient la reprise du travail pour lundi, sans sanctions. Seulement, lundi, quand les copains ont repris le boulot, 90 se sont vus refuser le travail...

CM : Parmi les autres qui écoutent Yoyo, Georges Lièvrement, CGT. Il n'y a encore pas longtemps, ouvrier à l'étirage, mais que ses qualités de militants ont amené à des responsabilités plus larges, exclusivement syndicale... Il appartient à ce groupe de jeunes délégués plébiscités par leurs camarades au cours de la grande grève du printemps 1967. C'est là que nous avions fait sa connaissance, comme nous avions fait celle de Yoyo, alors tout jeune militant CFDT, qui pour la première fois, montait sur un tonneau vide pour haranguer ses camarades.

[chez Yoyo]

CM : Quand est-ce que tu es monté sur un tonneau pour la première fois ?

Yoyo : Ben, je pense que c'était une fois, une équipe où y se trouvait personne et puis parce que les copains m'ont monté dessus et qu'il fallait y aller, quoi !

CM : Tu te souviens ce que t'as dit alors ?

Yoyo : Je me souviens que j'avais... que c'était très bref parce que j'avais peur, mais paraît que j'avais été brillant. C'est sûrement parce que j'avais été bref ! (rires)... Je crois qu'il faut être bref.

[Devant l'usine en mars 67]

CM : Mars 1967. La grande grève dans le vocabulaire Rhodia... originale par sa durée (un mois entier), par sa forme (l'occupation de l'usine), oublié depuis 1936, mais surtout par cette idée continuellement reprise que le déséquilibre lié aux conditions de travail se traduit par un déséquilibre de toute la vie que nulle augmentation de salaire ne suffirait à compenser, et qu'il ne s'agit pas de négocier, à la façon américaine, son intégration dans une société dite « du bien-être », dans une civilisation dite « des loisirs », mais de remettre en question cette société, cette civilisation elle-même. Et le résultat tangible de cette grève, ce n'est pas 3 ou 4% d'augmentation obtenus, c'est l'éducation d'une génération de jeunes ouvriers qui ont découvert leur identité de leurs conditions, l'identité de leur lutte.

Yoyo : C'était sur une décision de tous les travailleurs, qui ont décidé de se mettre en grève pour arrêter le chômage. Dans ces conditions-là, tous les gars se sont retrouvés ensemble et ont vécu pour la première fois une expérience de... de collectivité, pendant 8 heures par jour, au moins, dans le restaurant et dans les autres lieux de l'usine, et ce que... ce qu'on n'avait jamais vécu. Et là, on a... on s'est découvert mutuellement, quoi ! Les copains ont pris des tâches plus importantes au fur et à mesure que la grève se déroulait. Ça a été le comité de soutien. Ça a été le fonctionnement de la bibliothèque. Ça a été les animations des débats culturels.

Syndicaliste 1 : La culture, pour nous, est une bagarre. C'est une revendication, exactement au même titre que le droit au pain, le droit au logement. On revendique le droit à la culture. Et c'est la même bagarre, qu'on mène sur le plan culturel, que la bagarre qu'on mène sur le plan syndical ou politique. Le représentant de la direction prononce volontiers le mot « culture ». Tu comprends, on peut y foutre tout ce qu'on veut sous le mot « culture ». Mais il ne prononce jamais le mot « syndicat », ni le mot « parti politique ». Pour lui la culture... Ben, tu parles, la culture ! C'est à eux, la culture. C'est eux qui la détiennent. Alors ils peuvent en causer. Ils savent ce que c'est.

Yoyo : Puis il y a eu cette conscience, qui s'est découverte entre... entre les gens... si, ici, par exemple, les délégués apparaissaient, pour beaucoup de copains, comme des gueulards, ils ont pu les juger différemment pendant la grève où il y avait des problèmes et qu'on essayait de les résoudre... ensemble.

CM : C'est là que tu as découvert les communistes ?

Yoyo : C'est là que j'ai découvert les communistes.

CM : Quelle idée tu t'en faisais avant ?

Yoyo : Ben, je sais pas. Je les... je les évitais. Et puis comme... Par exemple, j'ai découvert Cèbe et on a vécu 30 jours ensemble, presque. Puis, j'allais chez lui. Puis que j'ai vu qu'y avait presque que des communistes chez lui. Puis, je pouvais discuter avec ces gens-là. Je... Ils m'apparaissaient comme des autres... des êtres normaux. Alors qu'avant, je pensais, peut-être, qu'y avait, sur leur figure, quelque chose qui devait marquer qu'ils étaient communistes. Or, j'en ai vu défiler 30, 40. Et puis, tous des gars qui bossaient avec nous, tous des gars qui, qui

luttaient et tous des gars qui luttaient intelligemment, pour la paix, pour la culture. Qui c'était ? Des cocos ! Alors là, on commence à se poser des problèmes, quoi !

CM : Et ça t'a amené où tout ça ?

Yoyo : Ben, ça m'a amené au PC, quoi ! Au bout de six mois... (rires)

Syndicaliste 2 : Pour moi, les communistes, quand j'étais gosse et que j'aimais pas la messe, c'était facile, il y avait pas... ceux qui allaient pas à la messe, c'étaient des communistes. C'est facile, hein !

Syndicaliste 3 : Parce qu'on était orienté comme ça

Syndicaliste 2 : Ça n'allait pas loin. Ça n'allait pas loin. Mais y a une chose qui m'étonne maintenant, c'est que mon père, je crois qu'il était intelligent quand même, c'est... c'est... Tous ces gens qu'il appelait communiste, il m'a toujours dit du bien d'eux. C'est une chose qui me revient à l'esprit maintenant, sans, sans, sans... sans le faire exprès, mais quand il m'a parlé de ces types-là, il m'a jamais dit du mal d'eux. Or, c'est maintenant que je m'aperçois qu'ils valaient peut-être autant que les autres.

Syndicaliste 4 : Je viens de la culture. Je viens de la campagne, c'est-à-dire, j'ai toujours eu ces principes, dans ma famille, d'aller à la messe, à l'église. À partir du moment où j'ai quitté... j'ai quitté ma famille, quoi, je suis parti à l'armée... et je suis venu à la Rhodia après. Et c'est là que j'ai eu une évolution, quoi, que je n'avais pas, je ne savais pas et que je ne voyais pas avant.

Yoyo : Tu comprends la grosse théorie qu'on a eu, à peu près, quand...

Syndicaliste 4 : J'en ai eu marre.

Yoyo : ... on arrive au boulot, c'est : « Heureusement qu'il y a des patrons ! Qui c'est qui vous donnerait du boulot, hein ? » C'est avec ça qu'on arrive.

Syndicaliste 4 : Oui. Voilà. C'est quand j'arrive chez moi...

Yoyo : S'ils n'étaient pas là, qu'est-ce que vous feriez ? Il faudrait peut-être inversé...

Syndicaliste 4 : ... Tu gagnes assez. Vous avez du bon temps. Vous êtes toujours en repos. Et vous vous plaignez toujours.

Yoyo : C'est cette idée...

Syndicaliste 4 : C'est des trucs...

Yoyo : « Sans les patrons, qu'est-ce qu'on ferait ? »...

Syndicaliste 4 : Oui ! Voilà...

Yoyo : C'est net, quoi ! C'est influencé. On arrive dans le monde du travail avec cette idée-là.

Syndicaliste 4 : C'est-à-dire que, les premiers quinze jours que je suis arrivé, y avait déjà une grève. Alors, je savais pas ce que c'était qu'une grève. Enfin... Je me rappelle toujours : je suis resté dehors. Et même, je t'avais demandé, hein ? [à l'adresse de Yoyo] « Je peux rester dehors ? ». Je voyais que tout le monde restait dehors, je suis resté dehors. Mais je savais même pas pourquoi...

Syndicaliste 5 : C'est pas une vacherie, quoi ! J'étais indifférent avec le syndicat. J'étais même pas CFDT. C'était la CGT, à l'époque. On était à Sochaux. Et je voyais toujours parler de syndicat. Il y a même des grèves que j'ai pas faites. Je crois qu'y a deux grèves que j'ai pas faites. Puis, c'est venu que, la grande grève, ça a fait un tilt, quoi !... Donc, on arrivait au 19^e jour de la grève. J'étais aidé faire la... une collecte, à Sochaux, où c'est que je travaillais avant, chez Peugeot, pis que les gars y disaient : « C'est très bien. Il faut continuer. Ne vous laissez pas faire. Ne rentrez pas. Continuez ! » Vraiment, on voyait que eux, eux, ils avaient vécu ça, hein, déjà. Alors que, qu'ils avaient échoué. Enfin, ils voulaient pas que nous, qu'on échoue. On n'avait pas le droit d'échouer.

Syndicaliste 2 : Moi, depuis que je suis à la Rhodia... y a une chose qui m'a beaucoup impressionnée, c'est les gars qui parlaient aux autres. Les gars qui montaient... qui montaient sur le tonneau pour parler, ça m'a beaucoup impressionné, parce que, enfin, moi, je sortais de la campagne, alors c'est la première fois que je voyais quelqu'un parler à une foule. Alors, ça

m'a impressionné de voir que... que des gens étaient capables de tenir une foule... de tenir une foule. Hein ! Alors les premiers qu'y a eu, c'est peut-être Yoyo, c'est peut-être Castalla ou autre, enfin, n'importe, quoi ! Alors, sitôt que j'ai pu avoir des contacts avec ces gens-là, disons que j'en ai profité. C'est simplement une raison... C'est... La première raison, c'est une raison personnelle. Une raison, disons, que je savais qu'une chose, c'est qu'en fréquentant des gens comme ça, j'avais toutes les chances d'apprendre quelque chose. Hein ! Parce que je voyais bien la différence qu'il y avait entre ces gens-là et les gens qui travaillaient dans mon atelier. Hein ! Alors, je savais qu'en fréquentant ces gens-là, j'étais sûr de gagner quelque chose.

Yoyo : Très intéressé, dis !

Syndicaliste 3 : Ah ben oui ! Sur ce plan-là, je pense que j'étais intéressé. C'était là... C'est... La première raison, c'était une raison personnelle, une raison... une raison de m'enrichir personnellement. Alors là, il y a une chose qui m'a... qui m'a impressionné au mois de mars, c'est que, c'est quand y a eu, quand tout le monde était dehors et qu'on avait arrêté la boîte complètement. On avait empêché les patrons de rentrer. Pour moi, c'était une grande victoire. Je pensais que c'était impossible, moi, de... que nous, on soit capable d'arrêter, de faire arrêter une boîte complètement, comme elle l'était à ce moment-là. On a... On a fait un peu tout, quoi ! On collé les affiches, marqué les inscriptions sur les murs. On a fait un peu tout, tout ce qu'il fallait quoi ! Ou ce qu'il ne fallait pas. On n'en sait rien... Puis le fait d'entrer dans l'usine, comme ça. On entrait. On mangeait quand on voulait. On était tranquille, quoi ! Cinéma, cinéma tous les soirs, quoi ? C'était du tonnerre !

CM : Y en a qui espérait que ça continuerait comme ça !

Syndicaliste 3 : Non ! J'ai pas pensé que ça continuerait. M'enfin, ce qu'y avait du tonnerre, c'était l'ambiance qu'y avait. L'ambiance de la grève... Tout le monde était en forme. Tout le monde... Surtout au début. Tout le monde, tout le monde était bien.

Syndicaliste 4 : Ceux qui n'y étaient pas, on les voyaient pas, remarque...

Syndicaliste 3 : Oui ! Mais c'était bien. Moi, je trouve que c'était bien. Surtout le, je vous dis, le cinéma tous les soirs. Il y a même des soirs où ça dansait. C'était du tonnerre !... Et sur le moment, j'étais déçu de la manière où il a fallu rentrer avec le peu qu'on avait obtenu, quoi ! C'est maintenant que je me rends compte que ça aurait été une grande victoire, disons, c'est une étape... parce que j'ai vu que c'était... c'est pas avec une bataille qu'on allait gagner, disons... de gagner la guerre, mais c'est plutôt par... comment on pourrait appeler ça, un combat... un combat de longueur, un combat qui... qui va durer peut-être longtemps. Ben, il faut se battre tous les jours. C'est pas... C'est pas avec un coup d'éclat qu'on va faire quelque chose, quoi ! Un coup d'éclat, c'est remarqué pendant deux jours, puis après c'est terminé. On est perdu. Je crois que c'est en se battant, en se battant réellement, tous ensemble, puis en... en essayant de... de savoir le maximum de choses, dès que le maximum de personnel, qu'on arrivera à faire quelque chose.

CM : Georges de Lièvrement a suivi le même itinéraire, de la spontanéité à l'organisation.

Georges de Lièvrement (GL) : Pourquoi je milite ? À 14 ans, je suis entré dans une usine. Je gagnais 48,50 Fr. de l'heure. J'allais au boulot à pied. Mon patron avait 40 ans. Je devais travailler 8 heures, je gagnais 48,50 Fr. de l'heure. Je marchais à pied. Lui, il roulait avec une voiture immense. Il se portait très bien. Je pensais qu'il y avait quand même une inégalité, qu'il fallait régler des problèmes, que ça pouvait pas continuer comme ça. Alors au début, j'ai dit : faut le tuer et puis prendre sa place. Puis, je l'ai pas fait. Puis, j'ai rencontré un deuxième ouvrier. Puis, on était trois. Puis, on était quatre. Puis un jour, c'était en 1956, on s'est mis en grève. C'était pas facile d'organiser une grève. C'était la première. On n'avait pas de syndicat. On savait même pas ce que c'était un syndicat. Mais on... on voulait lutter contre le

patron. Et venu un permanent syndical qui nous a conseillé, aidé. Quand la grève s'est terminée, je ne sais plus si on a gagné quelque chose ou pas, c'est déjà loin, mais j'étais déjà dans l'engrenage, parce que... on avait peut-être gagné 10 Fr. à l'époque, mais la différence, elle était toujours très grande, et depuis, je cours après.

Ouvrier 1 : Comment je peux expliquer, moi, que...

Ouvrier 2 : Que tu gagnes moins qu'avant ! (rires)

Ouvrier 1 : Qu'est-ce que... qu'on me pique 28'000 balles sur ma paie, hein !

Ouvrier 2 : C'est du vol, ça !

Ouvrier 3 : C'est un labyrinthe.

Ouvrier 4 : Oui, oui. C'est fait pour qu'on... Par exemple, là, tout ça, où vous vous trouvez que vous l'avez fait, qu'on vous a volé ?

Ouvrier 1 : Normalement, je m'intéresse moins à l'acompte, hein ! Normalement, là, c'est à 19...

Ouvrier 2 : Non, mais, si je fait simple. Vous avez une prime d'intéressement qui était, jusqu'au 5 décembre, à 19,5%...

Ouvrier 1 : 19,5%...

Ouvrier 2 : ... Ces 19,5%, ils étaient calculés sur le salaire semestriel écoulé, sur le salaire net semestriel écoulé. Le gars qui avait touché 600'000 de salaire dans son semestre, il se voyait en plus, au mois de décembre, attribuer les 19,5% de 600'000 en prime d'intéressement. Alors, à la suite des mesures prises, au lieu de 19,5%, c'est 9,5%.

CM : Une prime d'intéressement diminuée de moitié. Une masse de licenciement qui se précisent. Tels sont les éléments nouveaux de cette fin d'année 1967 pour l'ouvrier de la Rhodia. D'autres éléments sont permanents. Par exemple, ce travail en 4x8, dont il sera beaucoup parlé au cours de ce tournage et qui créé, apparemment, dans la vie quotidienne des travailleurs en équipe des troubles qui vont bien au-delà de l'inconfort.

M. Zedet (M.Z) : Ben, je travaille en 4x8, hein ! Et la semaine, elle comporte 7 jours. Je vais prendre 5 semaines, par exemple. Tu comprendras mieux parce que c'est difficile, hein ! Ça change... Alors je prends, j'ai pris mardi, mercredi le matin, jeudi, vendredi l'après-midi et samedi, dimanche, lundi, je travaille de nuit. Tu vois, deux jours, deux jours et trois jours de nuit pour faire les 7 jours de semaine. Je travaille 7 jours consécutifs. Si je travaille de nuit, je rentre à 4h30, elle, elle repart au boulot à 6h30. Je la vois juste à midi. Tu sais, je me réveille. Je suis mal luné. Tu vois ce que c'est quand t'as travaillé et puis que tu as mal dormi. Alors... ça va pas. Le soir, elle rentre à 6h30. Je repars à 7h20, moi. Faut qu'elle fasse à manger. On mange en vitesse. Pof ! Je fous le camp. Quand je travaille l'après-midi, c'est pareil. Je rentre le soir à 8h. Elle, elle a besoin d'aller se coucher. On mange. Elle va se coucher. Elle est fatiguée. Alors, on se voit très rarement. Et pis, y a encore la gosse, en plus de ça. Ah ! La même... J'estime que ma place, c'est encore moins dure que la sienne, tu comprends ? Faut qu'elle mène la gosse. Le matin, moi, je peux pas le faire avec mon travail d'équipe. Quand elle part, quand elle part au boulot, faut qu'elle emmène la gosse chez les gens qui la gardent. Or, le midi, elle l'a reprend. Et puis elle la ramène à 1h30 et elle reprend son boulot à 2h. Alors tu vois le coup ! Elle descend la gosse à 1h30 en bas du bâtiment et pis, elle revient. Elle remonte pour un quart d'heure, car qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse là-haut ? On a aucune vie familiale quoi ! Ah, la femme peut espérer avoir un peu mieux, quand même... Y a... Je vais te citer le cas d'un copain. Sa femme, elle était... elle a fait une dépression nerveuse, hein ! Et puis, maintenant ça va mieux, mais ils vont divorcer. Ils sont en instance de divorce. Et elle est presque guérie, elle. C'est après, tu vois ? Le gars, il l'a supporté tant qu'elle était malade. Hein ! Il s'est crevé. Et puis maintenant, ça va plus. Maintenant qu'elle

est guérie, il essaie de remonter, tu vois, là... Et puis, ils vont divorcer. Ils sont en instance de divorce. Et ça vient uniquement que sa femme elle était malade. Elle a fait une dépression nerveuse, hein ! Tu comprends, le gars, il est déjà, il est... il est diminué, ce gars, avec son boulot, sa femme qui l'a crevé. Alors il réagit pas, quoi ! Ils ont plus que cette solution là. Ils cherchent rien d'autre, quoi ! Ils s'entendent plus... Et puis... c'est vrai, quand elle me parle de travail, de son travail, eh ben, ça me... ça me contrarie. Tu vois, je... je vais pas y répondre quoi ! Ça ne m'intéresse pas. J'en ai marre de parler tout le temps de ce travail.

Suzanne Zedet (SZ) : On fait pas... On fait pas quelque chose d'utile, un travail... on fait quelque chose d'utile parce qu'on ramène sa paie, mais enfin... On travaille dans le vide, hein, de toute façon, actuellement, on travaille dans le vide, quoi ! Travailler pour les autres, c'est pas drôle.

M.Z : Et c'est la machine qui nous conduit, quoi ! C'est toujours les mêmes gestes... C'est toujours pareille. Y a aucun intérêt à ce travail, quoi ! Moi, j'arrive, j'arrive à 8h. À 8h10, je regarde déjà ma montre. Hein ! Je m'ennuie. On s'ennuie, moralement, on s'ennuie, quoi !... Ben, tu vois, je me demande si ça se passe dans ces autres boîtes, où le ménage travaille la journée. Quoiqu'il doit y avoir aussi la fatigue... Tu sais que le rôle de la femme, ici, est vraiment pas marrant, hein ! C'est... Elle a aucun loisir. C'est toujours le travail, quoi ! J'ai beau lui donner un coup de main, mais y a des choses que je ne peux pas faire. Tu, tu, tu... Rends-toi compte : le matin, elle part au boulot à 6h30, hein ! Elle part, enfin à 7h30. Elle se lève à 6h30. Elle part au boulot à 7h30. Elle rentre à midi. À midi, pof ! elle va faire ses courses. Tout en vitesse. Elle arrive. Elle fait à manger. On mange rapidement. Elle fait sa vaisselle. Elle redescend la gosse. Elle repart au boulot. Et le soir. Le soir, c'est pareil. Si je travaille de nuit, c'est la course. Et si je travaille pas de nuit, qu'est-ce qu'elle fait. Elle fait sa lessive. Elle repasse. Et tous les jours, ça continue.

Ouvrier 5 : Ben, tous les matins, on sait notre place où on doit prendre, effectivement. Tu vois, on... ils nous le disent le jour avant. Le chef de méca. Alors on arrive... Il y a des... Il y a une pendule pendue comme ça. Ça marque la minute. À telle heure, pend. Il y a des décalages tous les 30 minutes. Il y en a tous les 20 minutes. Il y en a tous les 45 minutes. Il y en a tous les 36 minutes. Alors, voyez, on n'arrête pas, quoi ! Si l'aiguille arrive juste à... à 60, pend ! on décale une bobine. Alors, la bobine, on l'enlève, bobine qui fait 20 à 22 kilos. On l'enlève. On la met sur des chariots, derrière nous. On l'épluche. Après, on coupe le fil avec le ciseau. On étiquette dessus. Pis, pis, y a qu'une minute, entre temps, pour l'autre bobine. Alors après, pend ! on décale. Une passeur (?) décale l'autre. On a 20 bobines comme ça... Alors, une fois qu'on arrive au bout des 20 bobines, ça fait 20 minutes. Alors, il faut avoir le temps de les éplucher, de mettre les étiquettes, de faire les étiquettes, nettoyer un coup le métier. Alors 30 minutes, ça passe vite. 30 ou 36 minutes, ça passe vite. Faut recommencer, tout le temps, pendant les 8 heures.

Ouvrier 6 : Ils ont plusieurs trucs. Un de leurs derniers, c'est l'automation. Nous, on appelle ça « accélération des cadences ». Il y a deux ans, je me rappelle, à l'étirage, je faisais 188 cops. Aujourd'hui, j'en ai fait 244. Ils font les appels à la collaboration. Ils disent : « Mais avec vos collectivités, entendez-vous avec nous. Et puis, on va arranger le travail. On va vous donner, par exemple, deux centièmes de seconde pour faire un travail », deux centièmes de seconde en plus, s'entend, en plus des deux qu'on avait déjà, ça va doubler le temps, mais de toute façon, comme il en faudrait six, on en perdra encore deux. Pour manger, en principe, il faut avoir faim. Or, à vrai dire, quand on mange, c'est pas qu'on a faim. C'est que le cerveau électronique a pensé qu'il fallait aller manger à ce moment-là parce qu'il y avait un trou dans la production. On va manger quand le cerveau électronique a décidé qu'on y aille.

Ouvrier 5 : C'est toujours les mêmes gestes, les mêmes... mêmes machines. C'est toujours le même travail. C'est... Il me semble voir toujours le même film, entendre toujours le même disque.

GL : Il faudrait quand même connaître quelqu'un pour pouvoir en discuter, qui trouve un intérêt quelconque à faire ce geste-là 244 fois dans la journée et puis faire ce geste-là [un autre], 244 fois dans la journée.

Ouvrier 5 : On enlève la bobine du dessus. On a une brosse, une petite brosse comme ça. On prend le fil avec la brosse et puis, on la remet sur la bobine du bas, comme ça. On fait comme ça. Et puis après, on enlève la bobine comme ça, puis on la repose.

Intervieweur : Toute la journée ?

Ouvrier 5 : Ah, toute la journée, comme ça, oui !

Intervieweur : Tu es en 4x8, toi ?

Ouvrier 5 : Oui, oui ! J'ai toujours été.

Intervieweur : Tu aimes mieux ?

Ouvrier 5 : Pfff ! Au début, oui, j'aimais mieux, mais maintenant, ça commence à être dur. Maintenant, je suis crevé. Que ce soit, le matin, l'après-midi ou de nuit, je suis crevé... J'arrive là, je me couche. Ça tient, on tient pendant 4-5 ans, puis après... mais c'est dur. Après, quand on arrive du boulot... je mange, je m'endors à table. J'ai plus de force, hein !

Intervieweur : Quel âge as-tu ?

Ouvrier 5 : 38 ans.

Intervieweur : Et il faut que tu dormes parfois dans la journée, alors ?

Femme d'ouvrier 5 : Pas parfois, c'est tout le temps.

Ouvrier 5 : Tout le temps, je dors. Quand je suis le matin, quand je prends à 3h du matin jusqu'à midi, que j'arrive ici, jusqu'à 12h20, ben, je dors le jour, oui. Je me couche après manger jusqu'à 3-4 heures. Ça dépend le temps, hein ! Quand il fait mauvais, ben je reste au lit jusqu'à 5-6 heures le soir. Puis, il faut se coucher tôt le soir pour se lever à 3h.

Intervieweur : Puis tu te reposes quand même...

Ouvrier 5 : Oh non ! C'est pas pareil. On peut pas se reposer. On dors, mais quand on se réveille, on est mal foutu, on a mal à la tête. Ça va pas. On sait pas où on est. Ça va passer au lit. Au début, ça allait, au début que j'étais là-bas, mais maintenant, ça va plus. On est énervé pour un rien. À peine y a un bruit au-dessus, ça y est, on rouspète.

Intervieweur : Et puis, j'ai l'impression qui en a ?

Ouvrier 5 : Oh ben, c'est rien maintenant. C'est rien du tout maintenant. Toute la journée comme ça, voilà ! [on entend beaucoup de bruit fort venant du dessus]

Intervieweur : Toute la journée comme ça ?

Ouvrier 5 : Oh, toute la journée comme ça, depuis 6h le matin jusqu'à 10h le soir. L'hiver, jusqu'à 10h, mais l'été, jusqu'à minuit 1h.

Intervieweur : Dis moi, quand tu es un peu libre, qu'est-ce que tu fais pour te distraire ?

Ouvrier 5 : Oh ben, l'hiver, je peux rien faire. L'hiver, je bricole un peu ici, comme hier, j'ai nettoyé un peu la cuisine. J'aide un peu ici, quoi, l'hiver. Mais, l'été, je vais un peu à la Baule, de temps en temps.

Intervieweur : Tu vas à ?

Ouvrier 5 : À la pêche... À la pêche, aux champignons...

Femme d'ouvrier 5 : Le week-end.

Ouvrier 5 : Quand on prend l'air, comme ça, ça fait du bien, quand même.

Intervieweur : Tu n'as pas d'auto ?

Ouvrier 5 : Ah non, non !

Intervieweur : Pourquoi ?

Femme d'ouvrier 5 : Il veut pas.

Ouvrier 5 : Parce que ça coûte trop cher. Et puis pour passer le permis, tout ça. J'ai plusieurs copains, ça fait six fois qu'ils le passent. Mais encore, parce que là, ils abandonnent. Oh, l'autre fois, le copain, il l'a passé. Il a eu le code. Après, il a échoué sur le code.

Femme d'ouvrier 5 : Sur la conduite.

Ouvrier 5 : Il a échoué de peu de choses, quoi ! Après la conduite, il a toujours peu de choses. Ça fait déjà six fois qu'il y va... Pis, sa femme, elle l'a passé. Elle l'a eu du premier coup.

Intervieweur : Elle travaille pas à la Rhodia.

Ouvrier 5 : Ah non non non non !... Ils ont la bagnole, mais c'est la femme qui conduit, quoi ! C'est plutôt emmerdant.

Intervieweur : Pourquoi ?

Ouvrier 5 : Je sais pas moi. C'est la femme qui conduit la bagnole.

Intervieweur : Les femmes conduisent mieux que les hommes normalement !

Ouvrier 5 : Oh ! C'est à voir, ça !

Intervieweur : Ben, c'est sûr ! Elles sont plus douées.

Ouvrier 5 : Ben, c'est pas...

Intervieweur : Tu crois qu'il lui trouve quelque chose à redire ?

Ouvrier 5 : Ah non ! Question de ça, elle conduit bien, sa femme. J'ai jamais monté avec elle, mais... Elle conduit pas mal. Mais elle [femme d'ouvrier 5], elle voudrait le passer.

Femme ouvrier 5 : Mais il veut pas.

Ouvrier 5 : Mais je veux pas. Ah non, non !

Intervieweur : Pourquoi ?

Ouvrier 5 : On arrive déjà juste, à la fin du mois. Alors je veux pas encore avoir des frais avec une bagnole.

Femme ouvrier 5 : Je m'en sentirai capable, mais il veut pas.

Ouvrier 5 : Tous les copains, ils ont une bagnole. Ils disent : « Ah, c'est dur ! » Après faut payer la vignette, l'essence, tout, les réparations...

Femme ouvrier 5 : Et puis l'homme dépend trop de la femme, après.

Intervieweur : Qu'est-ce que t'en penses de ce qu'elle vient de dire ? [rigolant]

Femme d'ouvrier 5 : Oui, c'est vrai, hein !

Intervieweur : Tu crois pas que son prestige en prendrait un coup si c'est toi qui conduit ?

Femme ouvrier 5 : Oui, oui ! L'amour propre masculin qui ressort là.

Intervieweur : Un petit peu...

Femme ouvrier 5 : Oh oui ! Oh ben ça !

Ouvrier 5 : On a tous une mobylette.

Intervieweur : Et là, la bonne femme...

Ouvrier 5 : Si on sort, on sort en mobylette. L'été, c'est intéressant. On est mieux en mobylette, l'été. On sort aux champignons ensemble, à la pêche, au bord de l'eau...

Femme ouvrier 5 : Hum !

Ouvrier 5 : ... amener les gosses...

Femme ouvrier 5 : Avec un bouquin.

Ouvrier 5 : ... marcher au bord de l'eau...

Ouvrier 7 : La Nature, la pêche, la chasse, la cueillette des champignons, ramassage des escargots, c'est... La Nature. Est-ce qu'on en éprouve vraiment le besoin ?... C'est vraiment là qu'on se sent le plus heureux... parce que même un spectacle, même de qualité, eh bien, on a l'impression, c'est toujours ces histoires d'enfermer. Même un beau spectacle, on aime qu'il se termine, parce qu'on en a marre... d'être entre quatre murs. Alors que dehors, on vit vraiment.

Intervieweur : Qu'est-ce qui te fatigues le plus, en fait ? C'est la répétition de ces gestes ou quoi ?

Ouvrier 5 : Oh là, c'est rester debout, tout le temps debout... On reste tout le temps debout, hein ! On n'a pas le droit de s'appuyer sur le... Y a des poubelles, derrière, comme ça, des fois, on s'appuie un peu, mais bon... faut pas. On le fait, hein ! Si un chef nous voit, ça dépend, c'est toujours pareille, ça dépend des chefs.

Intervieweur : Et de vous appuyer, ça diminuerai le rendement ?

Ouvrier 5 : Oh non ! Mais non ! Mais normalement, il faut patrouiller, vous voyez, devant les métiers... Faut patrouiller devant, alors... [un autre ouvrier entre : (EAV)] Voilà un ouvrier de la Rhodia aussi. [il salue et s'installe]

Intervieweur : Vous êtes à la filature aussi ?

Ouvrier 8 : Pardon !

Intervieweur : Vous êtes à la filature aussi ?

Ouvrier 8 : Ah non non ! Je suis à « finissage fibre ».

Intervieweur : En 4x8, non ?

Ouvrier 8 : En 4x8, oui.

Intervieweur : Y a longtemps que vous faites 4x8 ?

Ouvrier 8 : Oh ! ça fait 11 ans. Je suis dans ma douzième année.

Intervieweur : Quel âge avez-vous ?

Ouvrier 8 : 39 ans.

Intervieweur : Emmanuel d'Astier de la Vigerie...

Ouvriers 5 et 8 : Ah oui oui !

[extrait d'une intervention télévisée d'EAV]

« En ce moment, se déroule, à Besançon... »

[carton : « à l'époque *gaulliste de gauche* »]

« ... et aussi à Vaise et aussi ailleurs, une longue grève. Elle a, à Besançon, déjà 17 jours. Il s'agit d'un conflit entre le patronat, le patronat de droit divin, insupportable, et la classe ouvrière, bien en dehors de la politique. »

Ouvrier 8 : Il lance des pointes, quand même, qui sont contre les grèves de la Rhodia. Où est-ce qui dit que... y a bien des choses qu'il devrait dire. **xxx** personnel. Il est franc.

Intervieweur : Tu as l'impression qu'il est franc ?

Ouvrier 5 : On a l'impression, oui ! Il a pas peur de causer en tout cas, hein ! Ce qui veut dire, il le dit... C'est vrai, hein. Pour les grèves de la Rhodia, il a bien causé... Je me rappelle plus ce qu'il a dit, mais... Hein, Astier de la Vigerie...

Femme ouvrier 5 : Oui !

Ouvrier 5 : On l'aime bien aussi.

Femme ouvrier 5 : Oh oui !

Ouvrier 5 : **xxx**. Il dit ce qui pense. C'est ça.

[suite de l'intervention télévisée]

« Le communisme est la seule force organisée en France, à part ce phénomène De Gaulle. Qu'est-ce qu'il est ? Cela reste un espoir pour une large fraction de la classe ouvrière. Cela reste aussi un refuge pour les mécontents. Mais il faut tout de même noter une chose, c'est que le communisme est beaucoup plus fort comme aiguillon sur la fesse du boeuf capitaliste que comme une idéologie. »

Ouvrier 5 : Suivant comme y cause, il est pas pour le gouvernement ni... hein ?... Il y est.

Ouvrier 8 : Il y est.

Femme ouvrier 5 : Il y est, mais il est pas franchement gaulliste. C'est-à-dire qu'il dit ce qu'il pense... a fond.

Ouvrier 5 : Il est pour De Gaulle, mais il est pas gaulliste.

Intervieweur : Quand il y a eu la grève à la Rhodia, il y a eu des choses à la télé ?

Ouvrier 8 : Je te parie que c'est passé en vitesse. Qu'est-ce qu'y a eu ?

Ouvrier 5 : Y a un truc qui m'a dégoûté, moi, c'est quand on a défilé dans les rues. Alors on était au moins 400 à 500. On est revenu tout de suite, pour le soir, pour écouter les informations. Ils ont dit qu'on était à peine une cinquantaine.

Intervieweur : Ah ben oui...

Ouvrier 5 : Alors c'est là qu'on a vraiment vu qu'ils disaient des mensonges. Tous les gars de la Rougeole l'ont vu, ça, hein ? Ils ont tous été écoeurés par ça... parce qu'on était sur place, on voyait bien, hein, quand même. C'est pour ça que maintenant, quand elle... elle est là-bas devant, la Rhodia, ben, les gars veulent plus causer.

CM : À la suite des licenciements de Lyon, un véritable meeting est organisé devant l'entrée de l'usine. Castella, de la CFDT, explique aux ouvriers un aspect nouveau du problème : les congédiements à motif professionnel prennent l'aspect d'une véritable épuration syndicale.

Castella : Sur les 92 camarades, 79 sont syndiqués, d'anciens délégués ou militants. Ce qui prouve que la direction sélectionne et qu'elle a décidé de manger du syndicat.

Ouvrier 5 : Et ensuite, le chef nous a dit que, suivant des bruits, hein, c'était pas officiel, que les patrons, ils étaient presque d'accord pour augmenter un peu la prime. Il a pas, il a pas dit combien, mais que les gars, ils resteraient dehors. Alors, ça, nous on veut pas. Ça, comme on a dit au chef, on a dit non. On a dit d'abord les 90 gars et puis après, la prime... Comme prévu... Parce qu'ils sont malins les patrons. Ils voudraient augmenter un peu la prime. Ça calmerait un peu l'esprit des gars. Et puis après, les 90 gars, on les laisserait dehors. C'est sûrement ce qu'ils pensent, hein ! Ils augmenteraient d'un ou deux pourcents, les gars, ça les calmeraient, c'est vrai. Ils les accusent de sabotage, il paraît. Y paraît qu'il y en avait même 6 qui étaient à l'assurance. Ils étaient même pas dans la boîte... qui ont été licenciés, alors ? Ils pouvaient pas faire du sabotage en étant à l'assurance. Alors, c'est preuve que c'était déjà voulu si... ces licenciements. Ils avaient licencié avant la réunion.

Ouvrier 8 : C'est pour casser les reins... Chez Peugeot, comment qu'ils ont fait ? Ils en avaient licencié, des délégués, c'est pour casser les reins un bon coup, je crois.

Ouvrier 5 : Oui, il y a 82 syndiqués sur les 90, je crois.

Ouvrier 8 : Chez Peugeot, il y a 3-4 ans, quand ils avaient licencié, eh ben, ça avait fait le même topo. Moi, je crois que c'est pour ça, pour casser les reins aux... aux gars. Dire : « Avec ça, vous allez vous calmer ! »

Intervieweur : Est-ce qu'il y a eu d'abord sabotage ?

Ouvrier 5 : Ben justement, c'est ce qu'on ne sait pas, hein ! Ils ont vite fait de dire qu'il y a sabotage, hein...

Ouvrier 8 : Pis, à ce moment là, ils avaient qu'à faire comme à Besançon : porter plainte à la police.

Ouvrier 5 : ... Hein ! Il paraît qu'il y en avait à Besançon. Moi, je l'ai pas vu non plus ça, hein ! Ben oui, on en a entendu parlé.

Ouvrier 8 : Et à Argenteuil, ils ont porté plainte.

Ouvrier 5 : Donc, ils ont accusé un gars... Y a un truc qui est bien... Ils ont accusé un gars de la **xxx**, vous savez. Alors ce gars-là, ils l'ont amené à Goudimel, sans preuve, sans rien.

[carton : « rue Goudimel » = le commissariat de police]

Ouvrier 5 : Comme ils font d'habitude. Moi, j'y ai passé. Je sais comment ça fait. Ils l'ont amené à Goudimel et il est arrivé là-bas, il s'est fait tabasser par les flics. Alors, le soir, ils l'ont relâché, parce qu'ils peuvent pas vous garder plus de 48h, je pense qu'y a un truc comme ça. Il a été au boulot le soir. Alors, il y a le commissaire de police qui a été le voir. Il lui a demandé un renseignement et puis il lui a dit : « Alors mon gars, qu'est-ce qu'y t'ont fait là-bas ? » Alors, il a dit « Vous voulez vraiment savoir ce qu'y m'ont fait ? » Il a été vers le flic.

Il lui a foutu deux claques devant tout le monde, là-haut, à l'atelier. Il a rien dit. Il a dit : « Bon, ben, je vais m'occuper de ça ! » Il lui a foutu deux claques devant tous les ouvriers, à la Rhodia, dans l'atelier... au commissaire, hein ! Il paraît qu'il a une drôle de bille.

[discussion entre ouvriers à l'entrée de l'usine]

- Moi, je proposais de laisser le mouvement comme il était parti...
- Pourquoi faire, annuler l'UNA (?), aujourd'hui
- Si tu laisses... Pourquoi faire ? Parce que si tu laisses les gars...

CM : Après le meeting, les délégués prennent la température du mouvement. La réponse n'est pas très bonne. Beaucoup de raisons, entre le spectre des licenciements, mais aussi l'absence d'une véritable unité syndicale, ont fait baissé la combativité. Les mots d'ordre sont révisés en conséquence.

- ... Faut quand même qu'on prépare un projet...
- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On refait les équipes qui sortent ou pas ?
- Comment qu'y sortent ?
- Là...
- Ah ben, faut les consulter ! Faut poser la même question...
- Faut poser le problème à 1h30, parce qu'autrement...
- A 1h30, on le fait ?
- Pour la journée, tu penses ?
- Ce soir, à 8h, l'équipe,... l'équipe, il faut la consulter, mais il faudra être rapide quoi ! Voilà ! Le principe : grève de 24h.
- ... 24h, vendredi, en laissant tourner les copains des filatures et en leur demandant de s'engager de verser intégralement leur salaire pour les copains qui sont actuellement licenciés à Vaise. Même s'ils étaient réintégrés, tu comprends, il y a quand même une perte de salaire qui se pose etc., hein ! Alors, faut les aider.
- Ok.
- Je crois que ça serait pas mal. Alors faut dire aux copains, parce qu'on n'est pas nombreux, hein !
- En fait, faut laisser tomber les filatures...
- Voilà. On obligerait personne à rentrer aux filatures, mais on ferait, pour qu'il y ait quand même un maximum de copains qui rentrent pour éviter le « lock out », parce que la lutte qu'on va amené, bon ben, elle va pas être facile, hein ! En France, à l'heure actuelle, comme on voit les discussions, il y a possibilités de réintégation, si on y met le paquet, et en plus, il y a également possibilité de discussion sur la paie. Il semblait, d'ailleurs, hier, ils voulaient nous emmener sur la prime d'intéressement...

Ouvrier 8 : La prime d'intéressement, c'est du vrai chantage. C'est un vulgaire chantage. On va avoir la prime à l'intéressement, mais faut que les sous restent chez le patron pendant 4-5 ans. Alors, qu'est-ce ça nous donnera ?

Ouvrier 5 : Oh, c'est des marioles !

Intervieweur : Et qu'est-ce que tu vois comme solutions, toi ?

Ouvrier 5 : Pffff !... Si vraiment tout le monde était d'accord...

Femme ouvrier 5 : Vive la révolution !

Ouvrier 5 : Moi, je vois que la révolution, alors. Y a que ça. Autrement, on aura jamais rien. Y en a plein. Et puis, tous les gars disent, hein, ça... Y se passe jamais rien comment... Les petites grèves, ça sert à rien du tout, ça.

Ouvrier 8 : Du côté de xxx, les autres l'ont encore pas séparés. Ils discutent.

Ouvrier 5 : Y a qu'à la Rhodia qu'on bouge. La Rhodia et pis les cheminots.

Ouvrier 8 : Ils viennent chez nous et pis y a du chômage... ils s'en vont.

Ouvrier 5 : Ils rouspètent, mais c'est tout.

Ouvrier 8 : Oh on veut pas faire une heure de grève parce qu'on a déjà pas tant de sous. Ça c'est un fait, y a pas tant de sous, mais plus ça vient devant, plus ce sera pire.

Ouvrier 5 : Vous savez, comme en 1936. Y a rien à faire. Je vois que cette solution là.

Intervieweur : Comment ça avait démarré en 1936 ?

Ouvrier 5 : Par le textile, je crois, hein !... C'est par le textile. J'étais trop petit, oui, mais j'en ai entendu causer quand même.

Femme ouvrier 5 : Ben oui !

Ouvrier 5 : Par Lyon, par le textile, je crois. [En fait, dans les usines d'aviation du Havre, (Breguet etc.), le 11 mai]. Chez les canuts, c'est ça, hein ? [Les canuts, c'était en 1831 !]

Intervieweur : Et comment ils étaient partis ? Tu te rappelles des détails ? Il y avait eu l'unité, d'abord !

Femme ouvrier 5 : Beaucoup, oui !

Intervieweur : CGT, CFDT

Ouvrier 5 : Oui, oui. Le principal, l'unité, oui... Y a que comme ça qu'on peut y arriver.

Femme ouvrier 5 : Allez, au boulot !

Ouvrier 5 : Bon ben, au revoir Messieurs ! Allez au revoir. Salut Dédé [ouvrier 8]

Ouvrier 8 : Bon ben, il s'en va aussi, hein ! Attendez, je passe...

Femme ouvrier 5 : Tâchez de rentrer avant midi !

Ouvrier 8 : Ben oui. Au revoir Messieurs... Peut-être que je passerai demain à 10h, hein. Au revoir Messieurs.

Femme ouvrier 5 : Oui.

Ouvrier 8 : Au revoir.

Femme ouvrier 5 : Au revoir.

CM : Le vendredi, deux jours avant Noël, le mouvement de grève annoncé a lieu. Pour les ouvriers des filatures, les consignes des syndicats est de rester à leur poste pour ne pas donner à la direction un prétexte au *lock out*. Mais en faisant don de leur salaire aux licenciés de Lyon. Les autres sont incités à faire grève, y compris les mensuels, les bureaux, les cadres, tous ceux que les mouvements de la base ont toujours moins concernés. Les ouvriers sont d'autant plus amers à leur égard que lorsque les suppressions d'emplois ont menacé les mensuels, eux, ce sont solidarisés. Au micro, Yoyo Maurivard annonce que pour faire écouter aux mensuels qui vont sortir un appel à ce joindre au mouvement, les grévistes doivent établir un barrage à la porte de l'usine.

[discussion entre grévistes et mensuel, sur fond d'appel du délégué]

C'est fini. Les mensuels ont écouté l'appel des délégués, mais pas un n'a suivi le mouvement, et même parmi les ouvriers, la participation a été irrégulière. Mais les grèves ne sont pas une suite de matchs-revanche entre les patrons et les ouvriers, dont les résultats se totalisent sur un grand tableau. Ils sont les étapes d'une lutte, dont victoires et défaites ne font que souligner l'existence. D'ailleurs, ces jeunes militants ne sont pas plus vaincus à Noël qu'ils n'étaient victorieux au printemps. Dans un cas comme dans l'autre, ils continuent d'apprendre.

Yoyo : La grève de Rhodia n'est pas un échec, parce qu'ils veulent donner un Noël à leurs gosses et ils sont obligés d'aller travailler, et ils savent qu'on a raison. 10'000 travailleurs, on peut estimer à 10'000 travailleurs, ont perdu une journée, sans... comme ça, là. C'est pas un exploit, non, c'est ça la solidarité. C'est quelque chose de... de formidable, je sais pas moi,

comparé à ce que nous dit Guy Lux ou à ce que nous dit *France Dimanche*. C'est quand même formidable. Ça a une autre gueule, non ?

Syndicaliste X : Oui. Il y en a qui n'en sont pas conscient encore.

Yoyo : C'est pas sensationnel. C'est normal. C'est la classe ouvrière. Et c'est ça qui faut avoir conscience. Que les gens, que c'est pas les conneries qu'on nous raconte, qui sont belles, c'est pas dans *France Dimanche* ou *Ici Paris*, mais c'est dans ce que fait la classe ouvrière. Enfin, perdre 5'000 Fr. parce que des copains ont été licencié... et encore aujourd'hui, versé des sommes de salaire pour que ces gars, ces gars-là, aient leur salaire d'assuré. Si ça se savait, ça, un peu. Si on pouvait le développer. C'est pas de la culture ça ?

Ben je veux dire aussi aux patrons que... on les aura, c'est sûr, parce que, y a cette solidarité et qu'eux ne avert pas ce que c'est. On vous aura. On vous en veut pas encore terriblement pour ceux qui se prennent pour des patrons et qui ne le sont pas, mais ceux qui détiennent les capitaux, le capital, on vous aura. C'est la force des choses. C'est la nature. À bientôt j'espère.